de la Nouvelle-Orléans.

2, No 12 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

VENDREDI MATIN, 15 NOVEMBRE.

Considérations sur l'Issue de la Campagne Présidentielle.

Toute question politique présente plusieurs faces. Envisagée de telle manière elle donne tort à un parti; envisagée de telle autre manière, elle donne tort à un autre parti. On se livrera sans doute à de grands commentaires et pendant longtemps sur cette alliance démocratique et libérale qui a eu pour résultat une défaite à peu près complète; et la première chose qu'on fera c'est de la juger par l'échec qu'elle a reçu. On dira et on l'a déjà dit: l'alliance a été battue, donc elle ne valait rien; donc il ne fallait pas la faire: donc les politiciens de la fusion se sont trompés; donc le mouvement n'était pas national; donc il n'avait pour cause que l'ambition personnelle de quelques hommes désappointés; donc, il fallait, pour le parti démocrate, ne faire alliance avec personne—et l'on pourra ajouter à cela beaucoup d'arguments de même force, tous ayant un semblant de raison d'autant plus saisissant que, venant après coup, il est difficile de prouver qu'ils ne sont pas la raison même.

A bien le prendre, cependant, nous nous demandons ce que le parti démocrate eut pu faire à lui seul? Il ne pouvait emporter l'élection; il le pouvait si peu que c'est le sentiment de son impuissance qui l'a engagé avant tout à se coaliser avec le parti républicain libéral. Ce sentiment a été marqué par l'unanimité avec laquelle la convention de Baltimore accepta le programme et les candidats de la convention de Cincinnati. Si le parti démocrate eut été fort, fort comme il l'était autrefois, il est clair qu'il n'eut pas accepté d'alliance et qu'aucun de ses membres n'eut osé en parler; bien plus, il est clair qu'aucun membre du parti libéral républicain n'eut osé en proposer une. Le fait seul de l'alliance était donc en lui-même une preuve de faiblesse: pour beaucoup de gens c'était, de la part des démocrates, un moyen désespéré. Après les scandales de Tammany qui avait et bouleversé l'organisation du parti démocrate à New-York, on n'entrevoyait qu'une défaite aux élections prochaines dans ce grand Etat, sans le vote duquel, néanmoins, on ne pouvait raisonnablement viser à aucune victoire décisive.

Ces scandales ont été pour beaucoup dans la détermination de fusion prise par le parti démocrate. La fusion fut regardée à l'époque comme l'unique moyen, comme comme un moyen providentiel, de combattre avec quelque apparence de succès, car il faut bien le dire, en quitte ma on avait reculé plutôt qu'avancé. On n'osait plus proposer de candidatures comme celles de Pendleton et de Seymour. On cherchait partout des candidats sans souleur et l'on paraissait accueillir avec faveur celle d'un Adams, dont l'unique mérite était de n'avoir pas fait de mal au Sud. Il eut, certes, mieux valu réussir avec M. Adams que d'être vaincu avec M. Greeley, et nous même nous avons regretté dans le temps que l'idée de la fusion eut fait renoncer à cette première candidature qui paraissait jouir d'une faveur presque universelle. Mais nous voyons aujourd'hui qu'il y était illusion en cela, et que la faveur dont nous parlions eut ajouté tout au plus un on deux Etats à ceux qui ont voté contre Grant. Cela nous paraît incontestable.

De bonne foi, pouvait-on vaincre un homme qui sur 37 Etats en a pour lui 30 et les plus grands? Quelque bonne opinion que nous ayons de la fortune des Adams, on ne peut admettre que, dans cette circonstance, elle eut pu vaincre celle de Grant. Il est donc évident qu'en tout cas, il devait y avoir échec pour le parti démocrate, aussi bien et mieux en 1872 qu'en 1868.

Si nous envisageons maintenant les conséquences de la défaite, il apparaît pas à notre esprit qu'elles doivent être plus fatales avec Greeley qu'avec tout autre candidat. Au contraire, en acceptant Greeley, dont les antécédents, en républicanisme, ne sont pas suspects, le parti démocrate a montré sa bonne foi et sa sincérité dans la réconciliation générale. Il a prouvé incontestablement par là qu'il n'entendait pas se révolter contre les modifications faites à la Constitution des Etats-Unis et qu'il s'y soumettait en dépit de ses répugnances bien connues. Les hommes du Sud au Congrès ne pourront plus dire que le parti démocrate ne comprend ce qu'il était avant la guerre et qu'il ne tend que le moment de son retour au pouvoir pour renverser tout ce que les républicains ont fait et pour reconstituer l'ancien ordre de choses.

C'est ce qu'ils n'eussent pu faire avec Greeley si Greeley eût été élu. En conséquence, en le prenant pour candidat, le parti démocrate a établi son esprit d'unionisme d'une manière indubitable. Il nous semble qu'il est impossible de réfuter cet argument et que ce fait d'alliance avec Greeley interdit aux radicaux toutes ces agressions sans mesure qu'ils se permettaient contre les démocrates dans les Congrès antérieurs. Les Butler, les Blaine, les Garfield et les autres ne pourront se battre sur le bourbonisme démocratique. Tout ce bourbonisme n'a en d'autre résultat que de procurer, par ci par là, quelque 30 ou 40 voix isolées à Ch. O'Conor, le cryphée de la ci-devant grande famille démocratique et de détourner des polls un nombre de démocrates qui n'avaient aucune foi dans le succès de la combinaison et qui n'auraient peut-être pas refusé de l'appuyer s'ils eussent eu la certitude que leurs votes seraient nécessaires pour en assurer le succès.

En tout cas les Démocrates Bourbons sont en bien plus grand nombre au Nord qu'au Sud, car au Sud il y a en fort peu d'abstentions électorales et au Texas seulement on a eu occasion d'enregistrer quelques votes pour O'Conor. Les Etats du Sud qui, dans ces dernières élections, ont anéanti les carpet-baggers et les radicaux ont tous voté pour Greeley; c'est-à-dire pour la démo ratie progressive et libérale tout autant que pour le républicanisme libéral, et la Louisiane est parmi ces Etats. On ne pourra donc pas faire un crime au nôtre d'avoir voté contre Grant, car si les ennemis du Sud veulent exploiter les dénonciations qui seront adressées au Congrès pour faire annuler nos élections, on leur répondra par le compte des voix que nous avons données à Greeley. Or, ceux qui votent pour Greeley, l'émancipateur de toutes les races d'hommes, peuvent-ils être accusés de bourbonisme et de conspiration contre la liberté humaine? Non, et désormais on ne pourra voir dans ce vote que ce qui s'y trouve en effet, l'acceptation des faits accomplis et une protestation énergique contre le régime militaire que Grant, dans son propre intérêt, voudrait perpétuer au Sud. Nous ne voyons pas qu'il y ait en cela de raisons suffisantes pour annuler des élections où tout le monde a exercé pleinement et librement le droit de suffrage. Nous ne devons donc rien avoir à craindre du Congrès où nous protège justement le drapeau de Greeley.

QU'Y A-T-IL de plus recherché à l'approche des fêtes, des bals et des soirées, que les chaussures élégantes, bien faites et surtout à bon marché? Tout cela se trouve aux magasins Ursulines, encoignure des rues de Chartres et des Ursulines, et Pontchartrain, encoignure des rues des Français et Victoire. Ces magasins ont un stock assez abondant pour répondre à tous les besoins des habitants de cette ville.

— Le roi de Hollande est attendu à Paris pour les premiers jours du mois de novembre. Des appartements sont retenus au Grand Hôtel.

Sa Majesté des Pays-Bas gardera l'incognito; elle voyage sous le nom du comte de Neuwyck.

— La vache à Gambon a un fils: ce fils, qui est un veau, naturellement, est possesseur de deux têtes et apparaît à un montreur de curiosités ambulant qui l'exhibe à Paris en ce moment.

Nous avons rencontré hier cet animal républicain en carriole. Voici l'inscription dont le véhicule était orné:

Vive la République!
Venez voir le veau à deux têtes
mis au monde par la
VACHE A GAMBON.
Cela ne coûte que deux sous
PAR CITOYEN.
Vive la République!

La carriole étant à claire-voie, nous avons pu voir le veau. C'est un animal à l'air mélancolique, qui ne paraît pas fier du tout de son illustre naissance!

(*Figaro*) PUNCH.

Mexique.

Nous empruntons à la Revue de Quinzaine du *Trait-d'Union*, en date du 30 octobre, les nouvelles suivantes du Mexique:

Mexico, 30 octobre 1872.

Nous avons à donner suite à nul de bonnes et d'importantes nouvelles.

Dimanche dernier, 27 du courant, les élections secondaires ont eu lieu, pour la présidence, sur tous les points de la République. Comme on s'y attendait, M. Sebastien Lerdo de Tejada a réuni la presque unanimité des suffrages.

Dans la capitale, sur 280 votes émis par les six collèges électoraux, 278 ont été donnés à M. Lerdo; M. Porfirio Diaz et un M. Carranza en ont eu chacun un. Après l'élection, les électeurs se sont réunis à *Palacio*, accompagnés par trois musiques militaires. Ils devaient, de là, se rendre, en corps, chez M. Lerdo, afin de le féliciter; mais ce dernier, pour se soustraire à toute manifestation, s'était absenté de Mexico dès le matin, pensant prendre Pair dans les environs de la région des lacs: c'était donc chez lui, dans *Palacio* même, après avoir entendu un discours fort éloquent de M. le licencié Joaquin Alcalde.

Le soir, M. Lerdo s'est rendu au théâtre: le spectacle était commencé; on l'a suspendu, l'orchestre a joué l'Hymne national, et l'élu du peuple a été salué par des acclamations unanimes.

Les télégrammes déjà reçus des résultats d'un grand nombre de districts électoraux dans les différents Etats. Partout ailleurs ont été les mêmes, c'est-à-dire, que M. Lerdo a été élu unanimement ou presque unanimement. M. Porfirio Diaz a reçu quelques votes dans un petit nombre de districts; les chiffres les plus élevés de ces votes ont été constatés, jusqu'à ce moment, à San Felipe, à Tuxpan, à Zapotlan et à Chalco. Il y en a eu 13 dans chacun des deux premiers de ces districts, et 9 dans chacun des deux autres. M. Mariano Riva Palacio a été favorisé de 5 votes à Celaya, et M. Octaviano Muñoz Ledo en a obtenu un dans un des collèges électoraux de Guadalajara.

Nous sommes encore loin d'avoir reçu les retours de tous les districts électoraux; mais il est incontestable que la chose a dû se passer partout de la même manière. Sur quelques points fort rares, les élections n'ont pas eu lieu, pour des motifs que nous ignorons.

On peut dire, par conséquent, sans la moindre exagération, que M. Lerdo a été élu par acclamation. C'est là un fait sans précédents dans l'histoire du Mexique, et que nous pensons ne s'être jamais produit, à ce dépré, dans aucune circonstance analogue. Quelle est la véritable cause et quelle sera la conséquence de ce vote unanime? Certaines personnes prétendent qu'il n'y a pas eu d'opposition, parce qu'un grand nombre d'électeurs primaires se sont abstenus. Nous avons peine à croire à cette interprétation, et, dans notre opinion, le nombre des abstentions pour motifs politiques, n'a pas dû être considérable. En supposant même que nous nous trompions à cet égard, il est évident que l'opposition à la candidature de M. Lerdo s'est abstenue d'une manière assez compacte pour que, si elle eut voulu, elle pût faire un candidat, et, en tout cas, faire un candidat, et, en tout cas, faire un candidat, et, en tout cas,